

Recension de l'ouvrage d'Andreas Matner : *Das Virus und sein Ich — Zur Aufklärung und Überwindung des Infektions und Solidaritätsbegriffes der Corona-Krise.*

Le virus et son je — Pour éclaircir et dépasser le concept d'infection et de solidarité de la crise de Corona. Édition Immanente. Berlin, 2023.

par **Oliver Heinl**

En guise de préambule, j'espère que les lignes qui suivent pourront contribuer à enflammer la volonté de recherche de la vérité et la disposition au dialogue réciproque chez tous ceux qui veulent prendre fait et cause pour l'anthroposophie.

1. Introduction

Celui qui, dès le début, ne s'est pas informé de manière critique et ne s'est pas étonné de la pandémie de corona, devrait aujourd'hui, avec le recul, s'étonner plus que jamais de certaines données.^{1,2} Selon un rapport de recherche du *RWI - Leibniz-Institut für Wirtschaftsforschung* (Institut Leibniz de recherche économique) de l'Université technique de Berlin, le taux d'occupation des cliniques en 2020 en Allemagne « a baissé d'environ 30% jusqu'à la fin du mois de mai et, à partir de ce moment-là — y compris la fin du mois de mai — d'environ 10% ». ³ Sur l'ensemble de l'année, on a enregistré une baisse constante des cas d'hospitalisation. Sans tenir compte des dix premières semaines sans COVID-19, la baisse est d'environ de 16%. Les journées d'hospitalisation ont également diminué de 12% et le taux d'occupation des lits est même tombé à un niveau historiquement bas de 67,3% (68,6% dans les unités de soins intensifs). Ce chiffre comprend la prise en charge des patients COVID-19, pour lesquels 2% de

1 C'est à dessein que j'écris « données » et non « faits », car je ne suis pas en mesure d'examiner la véracité des données. Il n'est donc pas possible de déterminer ici dans quelle mesure les données correspondent à la réalité.

2 Le 11 novembre 2023, Stefan Homburg a attiré l'attention sur les collectes de données suivantes lors du deuxième symposium Corona au Bundestag allemand.

3 *RWI - Leibniz-Institut für Wirtschaftsforschung der Technischen Universität Berlin* : Analyses de l'activité des hôpitaux et du forfait de compensation dans la crise Corona. Résultats pour la période de janvier à décembre 2020, à la demande du ministère fédéral de la Santé.

tous les lits et près de 4% des lits de soins intensifs ont été nécessaires en moyenne annuelle, en tenant compte des patients en surnombre.⁴

En 2020 et 2021, il semble qu'il n'y ait pas eu plus de cas de maladies respiratoires graves que d'habitude. Selon l'Institut Robert Koch, les véritables pics de maladies respiratoires ont été enregistrés avant et après la « pandémie » (2018 et 2022).⁵ Remarquable : la grippe a disparu avec l'apparition de corona. De plus, en 2020, il n'y a apparemment pas eu plus de décès que d'habitude. Selon les données *OLAP* de l'*Office fédéral de la statistique*, la surmortalité n'augmente que depuis 2021.⁶ La moyenne d'âge des personnes décédées « de corona » ou avec un résultat positif au test de corona (en moyenne 83 ans) donne également à réfléchir.⁷ Mais ce qui me semble le plus surprenant, c'est le fait que le pays qui a été le plus durement jugé par les médias, pour son comportement irresponsable — la Suède —, parce qu'elle a traversé toute la période Corona sans masque ni confinement, présente, selon l'OMS, un taux de mortalité global inférieur à celui de l'Allemagne. Celui qui voudrait présenter les chiffres ci-dessus comme une indication que c'est justement grâce aux mesures prises que nous avons si bien traversé la pire pandémie de tous les temps, devrait expliquer alors comment il se fait que la Suède et d'autres pays, voire des États fédéraux américains, ont des « chiffres » et des courbes d'évolution nettement meilleur(e)s que nous dans ces domaines.

Toute personne qui réfléchit vraiment à ces corrélations le comprendra : Nous sommes ici confrontés à un problème de connaissance et donc à un problème de vérité.

2. La médecine sans « épistémé »

[En philosophie, l'épistémé est un ordre symbolique sous-jacent au savoir qui, selon Michel Foucault régit les codes fondamentaux d'une culture à une époque donnée, apparut vers 1960, du grec : *épistémé*=science (**Maxidico**) *ndt*]

Il n'est pas nécessaire d'expliquer plus en détail que les problèmes de connaissance ne peuvent pas être résolus par l'interdiction du penser ou par la paresse

4 Voir : *Ibid.*

5 Voir : Rapport hebdomadaire ARE du RKI. 42^{ème} semaine calendaire (16.10. au 22.10.2023). p.2.

6 Cf. rapport fédéral sur la santé. Disponible sur : <https://bitly.ws/32teq>

7 Cf. Institut fédéral de recherche démographique : Âge médian des personnes décédées en Allemagne (1952-2021). Disponible sur : https://www.bib.-bund.de/DE/Fakten/Fakt/Daten/S30-Medialalter-Gestor-bene-ab-1952_xls.xls.

du penser. Il est d'autant plus important qu'il y ait eu (et qu'il y ait encore) des personnes qui ont courageusement exposé leurs idées et leurs approches critiques. Seule la volonté de dialoguer et de débattre faisait défaut. Si la période Corona a révélé quelque chose, c'est qu'il manque à la médecine (et à d'autres domaines scientifiques), non seulement une culture du débat équilibrée, mais aussi et surtout une épistémologie qui enregistre sans préjugés les différents phénomènes et en tienne compte. Les conseils et les estimations des prétendus experts étaient contradictoires et de plus en plus paranoïaques chaque semaine. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes constatent qu'à l'époque, la plupart des mesures n'étaient pas fondées sur des preuves.

Les honorables médecins qui travaillent dans des institutions anthroposophiques pourraient maintenant prendre leur courage à deux mains et prendre les choses au sérieux : Prendre au sérieux le grand avantage qui leur est donné par rapport à toutes les autres orientations médicales, qu'elles soient conventionnelles ou alternatives/intégrative, à savoir : le *fondement épistémologique*. Mais au lieu d'oser franchir ce pas — qui est sans aucun doute un défi lourd de conséquences —, on ne veut pas se mettre hors-jeu à une époque où les couloirs de la pensée sont de plus en plus étroits. La volonté et le courage de trouver la vérité n'étaient et ne sont toujours pas — à mon avis — suffisamment présents. Un débat sérieux et le traitement de questions centrales ont eu lieu en priorité dans la « clandestinité », par exemple dans le présent média. En été 2021, quelques articles d'Andreas Matner, que je ne connaissais pas, ont été publiés dans cet organe. Ils portaient les titres évocateurs de *Le virus et son ensemble* et *Le virus et son je*. Les réflexions qui y étaient présentées étaient dignes d'intérêt dans la mesure où elles devaient interpellé tous ceux qui percevaient la lacune par rapport à la problématique de la connaissance décrite ci-dessus, en tenant compte du fait qu'il n'était parfois pas possible de comprendre entièrement tout ce que l'auteur présentait. Ces essais et d'autres, des transcriptions de conférences et un échange de lettres ont été récemment publiés dans un livre. Après l'avoir lu attentivement, je le recommande à tous ceux qui souhaitent jeter un regard scientifique approfondi sur les questions urgentes liées à la thématique des virus.

Andreas Matner parvient à jeter un regard phénoménologique sur le thème des « virus », dans la mesure où cela semble possible aujourd'hui pour ces entités. Il ne s'agit pas de nier l'existence des virus — car il faut bien donner un nom à ce que l'on voit à travers les microscopes électroniques. Ce sont les questions

qui le préoccupent : que sont ces êtres baptisés « virus » et comment agissent-ils dans l'organisme humain ? On connaît, au moins depuis la « pandémie », les déclarations de Rudolf Steiner, selon lesquelles les bactéries apparaissent à la suite de processus pathologiques, mais ne peuvent pas être considérées comme la cause de ces processus.⁸ Cette problématique relative au rôle des bactéries (et plus tard des virus) a également fait l'objet d'un débat intense au sein de l'histoire de la médecine.⁹ La question de savoir si les virus ou les bactéries « provoquent » ou « suivent » une maladie, c'est-à-dire s'ils sont le déclencheur ou le symptôme d'une telle maladie, est restée sans réponse jusqu'à aujourd'hui. Le fait que, pendant toute la période de la crise coronaïque, cette question n'a pratiquement pas — ou pas du tout ? — été posée dans les médias alternatifs et dans les réflexions qui y sont présentées, en dit long. Même dans les milieux anthroposophiques officiels, aucun mot n'a filtré à l'extérieur sur cette problématique fondamentale.

Les essais d'Andreas Matner et, par conséquent, le présent ouvrage sont nés comme une nécessité de notre temps. Ils soulèvent — enfin — ces questions. L'auteur emmène ses lecteurs sur un chemin de recherche de réponses et leur présente ce qu'il croit avoir reconnu comme vérité. Cette vérité repose, me semble-t-il, sur une base épistémologique solide, à partir de laquelle l'auteur entreprend des démarches cohérentes pour étudier le processus de la maladie sous différents angles. Les événements qui se produisent lors d'une maladie sont des événements au cours desquels l'harmonie entre le monde intérieur et le monde extérieur est perturbée et une correction est nécessaire. Matner présente une conclusion, certes commune à tous les anthropologues, mais rarement appliquée de manière conséquente aux phénomènes, à l'aide desquels il considère la nature de la maladie dans une perspective beaucoup plus large que le courant dominant : *le tout détermine ses parties*. Et comme dans le corps humain, *le tout agit toujours à partir de la périphérie* du point de vue de l'une de ses parties. Selon l'auteur, cette constatation ne s'applique pas seulement aux processus individuels de la maladie, mais aussi à l'organisme social malade, actuellement presque en décomposition, dans lequel le vivant et le créatif ne se développent pas non plus à partir d'un centre (et ne peuvent donc pas être imposés par des ordonnances étatiques et centralisées),

8 Voir : Rudolf Steiner : *Geisteswissenschaft und Medizin [Science spirituelle & médecine]*. Dans : **GA 312**. Dornach, 1999 (7^{ème} Auflage). pp. 81 et suiv.

9 Cf. Oliver Heintz : *Le virus. Essai de classification anthroposophique*. Hatten, août 2020. pp.24 et suiv.

mais se forment à la périphérie (là où une initiative est nécessaire et finalement aussi fructueuse).

Nous nous trouvons ici au cœur des réflexions épistémologiques et donc au centre de ce que Rudolf Steiner a développé comme science de l'esprit anthroposophique. Celui-ci a corrigé l'opinion erronée selon laquelle la perception humaine n'est que le produit de certains processus cérébraux et que notre système nerveux, étant fermé sur lui-même, ne peut pas transmettre la réalité extérieure. Si l'on suivait ce point de vue, toutes les perceptions ne représenteraient que de simples fonctions et modulations de notre organisation corporelle, et non les véritables « choses en soi ». Cela signifierait que toute perception serait de nature subjective et ne pourrait pas refléter la nature réelle d'un objet. Cette vision du monde, encore très en vogue aujourd'hui, ne tient pas compte du fait que l'organisation humaine a été créée par le monde — et donc par la « chose en soi » — en tant qu'organe. La séparation entre la Jé-ité [ici sens du philosophe Salvatore Lavecchia, *ndt*] et le monde n'est effectuée par l'homme qu'au cours du processus de connaissance, elle n'est pas naturelle du point de vue de l'évolution. Si des processus mondiaux d'apparence parfois abstraite ont permis de créer un être vivant capable de se remettre en question et de remettre en question les processus mentionnés d'un point de vue épistémologique, et qui peut s'expérimenter en tant qu'individu et donc comme étant séparé des autres êtres vivants, alors la question devrait se poser de savoir comment cela a pu se produire. Une question fondamentale de la science moderne fait irruption dans notre penser comme un éléphant dans un magasin de porcelaine : Qu'est-ce que la vie et qu'est-ce que la conscience (de soi) ?

Rudolf Steiner a tenté de démontrer que le penser n'est pas soumise à des limites de connaissance infranchissables, car il ne considérait pas que le Je de l'être humain et son monde imaginaire étaient purement et simplement placés à l'intérieur du corps et isolés du monde extérieur. Il a expliqué que le Je humain « se trouve » à l'intérieur de la légité [Au sens donné à ce mot français par Genevière Bideau, *ndt*] des choses, tandis que l'organisation du corps de l'homme est comme un miroir qui reflète la vie mondaine de la Jé-ité humaine proprement dite, cette Jé-ité que nous connaissons comme la Jé-ité quotidienne, à travers son activité corporelle vivante organique. La partie de la Jé-té qui connaît la réalité se trouve en dehors du corps et de ses fonctions physiologiques, à savoir dans les choses et les perceptions, et par conséquent à l'intérieur des lois qui sous-tendent les processus environnementaux. Ce n'est qu'ainsi qu'il serait possible d'acquérir des connais-

sances sur les relations d'essence entre le monde extérieur et le monde intérieur de l'expérience. L'idée de base de Steiner devient facilement compréhensible si l'on se rend compte que les lois générales sont certes trouvées, la plupart du temps sur la base de faits empiriques concrets, mais qu'une fois acquises, elles peuvent être à nouveau représentées en tant que loi objective, purement spirituelles, et qu'elles subsistent indépendamment de la vie d'un individu. Comment une telle loi existe-t-elle indépendamment de notre corps, mais n'est visible qu'à partir de la recherche empirique, voilà ce qui essentialise la Jé-ité en dehors du corps, dont elle a pourtant besoin pour prendre conscience des processus et des lois *au moyen* des processus concrets eux-mêmes.¹⁰

Quel est le rapport entre ces explications et le livre de Matner ? Eh bien, l'action de la périphérie, du Je macrocosmique, est une clé de compréhension de son œuvre et donc de toute la problématique des virus et de la conscience à l'heure actuelle. Prenons ces approches épistémologiques pour acquises et vérifions si elles ne nous permettent pas d'accéder à une compréhension plus complète des virus et des maladies qui y sont liées que celle que nous permettent les approches présentées par les médias.

3. La médecine est-elle à l'envers ?

Le livre d'Andreas Matner est divisé en trois parties : La première partie traite du concept d'infection et compare le point de vue de la médecine naturaliste et particulariste avec la vision qui peut découler d'une compréhension des relations exposées par Rudolf Steiner. La question de savoir avec quoi et dans quelle mesure nous nous « infectons » est au premier plan et des réponses sont proposées quant à ce qui devrait être compris comme une infection au sens propre du terme. Les essais de la deuxième partie traitent de l'aspect social, de la question de la solidarité et des liens plus larges mis en évidence par la crise coronavirale et la guerre d'Ukraine qui s'est développée peu après. La troisième partie contient des réponses à des questions posées par l'auteur dans le cadre d'essais et de textes qu'il a rédigés. Le livre se termine par la reproduction de la brève correspondance entre Andreas Matner et Thomas Hardtmuth,

¹⁰ Voir : Rudolf Steiner : *Die psychologische Grundlagen und die erkenntnis-theoretische Stellung der Anthroposophie* [Les fondements psychologiques et la position épistémologique de l'anthroposophie]. Dans : *Philosophie et anthroposophie. Recueils d'essais 1904-1923 (GA 35)*. Dornach, 1984 (deuxième édition). pp. 11-144, ici : pp.111 et suiv.

l'un des rares médecins anthroposophes à avoir pris une position claire et nette, mais aussi médiatrice, à l'époque de coronaïque.

Matner atteste à certains chercheurs un manque de conscience de la cohérence et à la médecine particulière, en tant que telle, un état de maladie avancé, une crise de conscience. Étant donné que la médecine établie se focalise sur le virus en tant qu'agent pathogène, le peuple oriente également ses constructions de croyance en conséquence. Si l'on en croit les instances dirigeantes de la politique, de la science et des médias, les infections se déroulent de manière purement programmatique et l'individu n'a lui-même plus rien à voir avec la maladie, si ce n'est de devoir la subir. Le patient n'est pas en relation avec son organisme malade et n'apporte pas de disposition individuelle — ou, comme le dit Matner, de *disposition à l'infection*. Celui qui est infecté est malade et donc aussi un vecteur d'infection potentiel. On attribue au virus, qui n'est pas non plus un être vivant, au sens des définitions courantes, une action volontaire, notamment un désir marqué de multiplication, de sorte que la maladie n'est en rien un événement individuel, mais un événement collectif. Mais cela peut-il être vrai ?

L'auteur considère cependant que la véritable pandémie est la *vague de peur* déclenchée par les médias qui diffusent en permanence les mêmes affirmations. Ainsi, toutes les mesures de protection hygiénique doivent être considérées comme des symptômes du paradigme de la peur naturaliste. Celui-ci doit être surmonté, car le processus de conscience morale de l'individu est étouffé dans l'œuf. La pensée et l'intuition morale de l'individu doivent avoir une relation intentionnelle avec une totalité réalisable. C'est à partir de là seulement que pourrait se développer une conception de la solidarité basée sur la démocratie. Au lieu de cela, il serait établi que le virus est une catastrophe naturelle qui touche tout le monde et qui doit être acceptée par tous, et qui ne doit plus être remise en question. Comment surmonter le paradigme de la peur dans de telles conditions ? Matner propose de considérer l'infection non pas comme étant causée par l'agent pathogène, mais par le patient. Une infection survient toujours *dans un contexte individuel* et son évolution symptomatique est également très individuelle. La question qui est de savoir ce qu'est réellement le système immunitaire se pose immanquablement ici.¹¹

L'auteur discute ensuite de l'importance des processus inflammatoires, leur lien avec les processus thermiques et le métabolisme, et le rôle tragique des antipyrétiques et autres médicaments manipulateurs. Il pose ici le cadre d'un constat central : chaque organisme est une unité cohérente unique, dans laquelle chaque partie représente le tout. Les organismes sont en interaction avec leur périphérie, leur environnement, à partir duquel ils ont été constitués. La dimension entéléchique de la pathologie est ainsi abordée. Matner critique le fait que, du côté des approches anthroposophiques qu'il connaît, cette dimension n'a pas été intégrée, bien que la médecine anthroposophique, en raison même de ses fondements goethéens, ait de bien meilleures prémisses que l'homéopathie classique. Il déplore que la médecine anthroposophique se soit engagée dans le sillage de la médecine dite complémentaire, alors qu'elle doit aller bien au-delà de celle-ci. La notion actuelle d'infection doit être éclairée et complétée par la science de l'esprit, elle doit être dépassée par les perspectives anthropologiques de l'anthroposophie.

Il n'est guère à peine utile au patient de se contenter d'éliminer le symptôme de premier plan (par exemple le catarrhe ou la fièvre), puisque cela conduit souvent à une aggravation de la situation de crise intérieure, ce que Samuel Hahnemann appelait le métaschématisme [Changement de forme, de caractère de maladie, *ndt*]. Matner considère cette notion et celle de vicariance [La vicariance est la capacité d'un organe ou d'une fonction d'assumer le rôle d'un organe ou d'une fonction défaillant(e), *ndt*] comme des notions qualitatives centrales des efforts scientifiques médicaux holistiques. Chaque maladie est provoquée par des crises personnelles *dont l'organe perceptif*, dans le cas d'une infection virale, est le virus *qui fait le lien entre l'hôte et la périphérie*. L'auteur apporte ici un point de vue tout à fait nouveau : il se fraie un chemin vers l'élaboration d'un concept d'infection dimensionné en fonction de la *Jéi-té*, en s'interrogeant sur la position du cellulaire dans le Cosmos spirituel. Pour ce faire, il se réfère à Rudolf Steiner, qui s'est exprimé de manière assez claire sur le fait que sur l'être humain agissent « *Des forces telluriques localisées de diverses manières, des forces terrestres pour ma part, ou des forces extra-telluriques localisées agissent. Or, nous ne pouvons étudier ces forces que si nous voyons le résultat de leur action conjointe dans l'homme tout entier, dans l'être humain tout entier, jamais dans une partie quelconque de celui-ci, et encore moins dans la cellule ; veuillez bien noter ceci : encore moins dans la cellule : Car qu'est-ce que la cellule ? La cellule est en fait ce qui s'affirme*

11 Comme beaucoup d'autres questions qui ont été illustrées à plusieurs reprises dans le bulletin d'information (Cf. **ENB 15/2022**).

*obstinément avec une croissance propre, avec une vie propre contre ce qu'est l'éter humain. [...] Dans notre organisme, nous luttons en fait continuellement contre la vie de la cellule. Et le désordre le plus flagrant des conceptions est justement né de la pathologie et de la physiologie cellulaires, qui prennent partout pour base les cellules et considèrent partout l'organisme humain comme une construction de cellules, alors que l'être humain est un tout qui est lié au Cosmos et qui doit en fait toujours lutter contre l'obstination vitale égoïste propre aux cellules.*¹²

La cellule n'est plus considérée ici comme un élément constitutif et un moteur de la vie, mais comme un champ de concentration du processus de vie proprement suprasensible. Le tout (le processus de vie en tant que tel / l'être humain macrocosmique) détermine ici ses parties — *anima forma corporis*. La parole est donnée à un véritable hylémorphisme [L'hylémorphisme est une théorie métaphysique selon laquelle tout être est indissociablement composé d'une matière et d'une forme, qui composent la substance. Elle a été développée par Aristote. *Wiki, ndt*]. Si nous voulons suivre Rudolf Steiner, la santé présuppose que le tout garde toujours le dessus sur ses parties (ici : la cellule) afin de les intégrer dans la structure cohérente de l'organisme. On pourrait même l'observer chez les rétrovirus : Ceux-ci transforment leur ARN en ADN, c'est-à-dire qu'ils migrent dans le noyau cellulaire et peuvent y devenir des parties fonctionnelles intégrées dans la cellule. Si l'organisme ne parvient pas à « organiser » toutes ses parties, un cancer peut se développer [lors de l'apparition d'un facteur de croissance, une protéine ou un enzyme, souvent, à un moment tout à fait inopiné de l'existence. *ndt*] : une cellule ou un groupe de cellules s'émancipe dès lors de l'ensemble de l'organisme. La conclusion est donc la suivante : Ce qui est considéré aujourd'hui comme le paradigme de la pathologie cellulaire s'applique uniquement et exclusivement aux cellules cancéreuses, si l'on admet ce qui a été dit.

Or, c'est exactement l'image que la virologie moderne donne du virus. Le virus exogène s'installe dans l'organisme et se multiplie à l'aide des processus vitaux de celui-ci. Comme la croyance matérialiste voit dans les processus vitaux un événement plus ou moins aléatoire et insensé, elle ne peut pas non plus trouver de sens à une infection virale. Dans le cas du SARS-CoV-2, des scientifiques ont même nié à l'homme la capacité de s'affirmer de manière

autonome contre le virus. Matner rétorque qu'il s'agit là, en réalité d'un hôte qui s'empare du virus et l'intègre dans son contexte global ; dans son organisme thermique avec ses processus sanguins immunologiques. Le virus aurait pour fonction de servir d'organe de perception à la Jé-ité périphérique liée au métabolisme. C'est à partir de là que le processus infectieux et donc l'inflammation des muqueuses serait déterminé en tant que signe principal d'un métabolisme sanguin exagéré. Dans ce sens, une infection pourrait aider à prévenir une maladie métabolique plus grave. Une inflammation des muqueuses serait donc à comprendre comme une sorte de « processus métabolique par procuration ». Sur la peau et les muqueuses, tout ce qui ne peut pas être résolu par le processus métabolique régulier et qui est donc perçu par l'homme périphérique à l'aide des virus, tend vers une situation d'inflammation et donc vers une solution.

En se basant sur la phénoménologie des virus, Matner décrit que ceux-ci, contrairement aux cellules, ne peuvent pas développer une tendance propre, car ils sont biologiquement d'abord « morts » (c'est-à-dire : sans soi) et par conséquent entièrement intégrés dans les forces intégratives du cosmos. L'individu (qui n'est que très rarement conscient de son origine macrocosmique et de sa Jé-ité) n'est justement pas celui qui dirige ce travail intégratif. C'est ce qui lui reste d'inconscient et qui agit dans la chaleur du sang qui l'accomplit : le Je lié au corps. Mais ce Je ne s'incarne pas simplement dans le sang, il doit être compris comme un être périphérique qui, là où le flux sanguin s'ouvre (dans la zone capillaire), est en relation incarnative avec l'organisme humain. Ce que nous appelons le système immunitaire devrait donc être compris comme une force et une entité « extratellurique ». Ainsi, lorsqu'une inflammation pénètre dans la conscience sous forme de douleur, il y a eu une rencontre intense entre l'homme conscient du système nerveux-sensoriel et son Je inconscient agissant depuis la périphérie. Pour Matner, être malade signifie donc « être toujours plus possédé par des forces inconscientes que l'on ne l'est soi-même ».¹³

Il souligne l'importance de la fièvre, qui devient nécessaire dès qu'une rencontre intensifiée entre la Jé-ité terrestre et le Je cosmique s'avère indispensable. C'est alors que s'accomplit ce que Rudolf Steiner a souligné lorsqu'il a parlé de la spiritualisation de l'être humain dans la maladie.

12 Voir : Rudolf Steiner : Conférence du 27.03.1920 à Dornach. In : **GA 312**. *Science de l'esprit et médecine. Dornach*, 1999 (7^{ème} édition). p.151. [Voir dans le haut de la page 137 de l'excellente traduction française du couple de médecins Marie-Ève & Victor Bott, chez EAR, *ndt*]

13 Cf. Andreas Mater : *Le virus et son je*. Berlin, 2023. p.55.

4. Qu'est-ce donc qu'un virus ?

Le virus serait donc un *organe de perception*. Les virus, tout comme les bactéries, sont en premier lieu des débris cellulaires. Un virus se compose presque exclusivement d'un débris du noyau cellulaire, du « pôle-tête » [ou céphalique, *ndt*] de la cellule, tandis que les bactéries sont presque exclusivement constituées de cytoplasme, le pôle métabolique et moteur actif de la cellule. Seule une synthèse complète des deux donne une cellule humaine terrestre. Le virus témoigne d'une transformation extrême, il a dû être privé de sa vie propre. D'une manière générale, les virus et les bactéries doivent être considérés comme des reliques des règnes naturels intermédiaires de l'ancienne Lune, en tant qu'être minéral-végétal (virus) ou animal-végétal (bactérie). Il semble donc essentiel que Matner qualifie le virus de *cellule sensorielle nerveuse vagabondante* {ou *errante, ndt*}. En effet, parmi les métamorphoses du cellulaire, aucune ne ressemble plus à la cellule nerveuse ou sensorielle que le virus. Le virus fait donc partie des cellules des champs de force macrocosmiques suprasensibles, avec lesquels le Je périphérique de l'homme est également en corrélation. Rudolf Steiner a souligné avec insistance qu'il n'existe pas de cellule nerveuse motrice auto-active, mais que sa tâche doit être comprise comme sensorielle. Par analogie, le virus jouerait le rôle de médiateur de la perception. L'action se ferait donc à travers le virus. C'est ainsi que l'auteur conçoit la cellule et ses composants comme le reflet de l'ensemble du Cosmos et qu'il donne vie aux concepts souvent rejetés de corps éthérique vivant et d'effets astraux. Il libère en outre l'anthroposophie de concepts artificiels et irréels tels que le mystérieux « soi biologique ».

5. Infection, vaccination et métabolisme

Comme le virus ne peut pas être considéré comme la cause d'un trouble, il ne lui reste « que » le rôle d'être lui-même un *symptôme* et donc d'être *constatable comme conséquence d'un trouble déjà survenu*. Il apparaît parce qu'un problème de muqueuse ou selon le cas de métabolisme est déjà aigu, mais il n'en est pas la cause. Il s'agit plutôt d'un intermédiaire entre le Je macrocosmique et la *jé-ité* microcosmique, au sens le plus noble du terme. Cela a des implications pour la recherche d'un concept d'infection conforme à la réalité : Matner rejette le concept de contagion et le remplace par celui d'*appropriation*, ce que je considère comme un choix de concept plus que réussi, car il porte déjà dans son nom la rencontre du Je macrocosmique et de la *jé-ité* microcosmique. C'est ici que naissent de nouvelles pers-

pectives sur des questions comme celle de savoir pourquoi, après des manifestations de masse, il n'est pas rare que de nombreuses personnes, mais jamais toutes, développent des symptômes de maladie. Car l'homme n'est pas simplement victime du virus, mais il se l'approprie *lorsque c'est nécessaire pour lui*. Ce que nous entendons aujourd'hui par infection, Matner l'applique *exclusivement* au phénomène de la vaccination, qu'il aborde dans la suite.

Avec la vaccination, le matérialisme devient ce qui est vrai. C'est le seul moment où l'invasion, la traduction et la transcription ont lieu. C'est ici — et seulement ici — que le concept actuel d'infection virale devient une réalité. Les conséquences médicales des vaccins coronaviraux devraient être désormais bien connues, même si les études scientifiques qui s'y rajoutent chaque jour ne sont guère mises en lumière par les médias, voire pas du tout reprises. En effet, un programme est induit dans l'organisme vacciné, de sorte que celui-ci n'est plus exclusivement exposé à la médiation virale de ses organes sensoriels supérieurs. Un pseudo-monde « virtuel » est créé et favorisé, au profit d'une sphère transhumaniste.

Et c'est ainsi que Matner travaille de manière conséquente à prendre Rudolf Steiner au mot : « *Si vous regardez aujourd'hui les manuels de médecine, vous verrez qu'en règle générale, on ne commence pas par le système métabolique. Or, il faut partir de là, sinon on n'apprend pas à reconnaître en quoi consiste la nature de la maladie.* »¹⁴ Car pour l'auteur, le sens d'une infection virale réside dans la clarification du métabolisme. Celui-ci, en tant que « *continuation de la digestion dans les profondeurs de l'organisme* »¹⁵, est trop souvent saturé, ce qui est principalement favorisé par la tropicalisation de notre alimentation, puisque nous consommons des substances tropicales tous les jours, surtout en hiver. L'auteur attire ainsi l'attention sur un secret évident : l'alimentation saisonnière n'est guère populaire, elle n'est pas si succulente et, de toute façon, les mêmes vitamines se trouvent également dans les citrons, les tomates, les fruits tropicaux, etc. Où, si ce n'est dans la diététique, le matérialisme, qui se concentre principalement sur les valeurs quantitatives, est-il aussi omniprésent (même chez les personnes en quête de spiritualité) ? La consommation excessive de pro-

14 Rudolf Steiner : *Der Mensch als Zusammenklang des schaffenden, bildenden und gestaltenden Weltenwortes* [L'homme en tant que résonance du Verbe universel créateur, formateur et organisateur]. Dans : **GA 230**, Dornach, 1985, p. 173.

15 Cf. Andreas Matner: *Das Virus und sein Ich* [Le Virus et son je]. Berlin, 2023. p. 114.

duits à base de cacao, de café, de pommes de terre, de soja, de vanille, d'huile de palme, de produits à base de noix de coco, etc., tout au long de l'année, ne correspond pas aux besoins qu'un organisme développe pendant la moitié froide de l'année, surtout dans les zones climatiques tempérées à froides. Ce déséquilibre conduit à une sursaturation du métabolisme que poursuit la digestion. Moins il faut digérer auparavant, plus celui-ci est sollicité. Avec les herbes et les choux, l'intestin doit lutter, ce qui libère des forces dont nous avons justement besoin pendant les mois d'hiver. L'organisme sursaturé de manière chronique en produits tropicaux faciles à digérer se retrouve en revanche en état d'inflammation aiguë.

6. Le concept de solidarité

Il ressort de tout ce qui a été dit par Matner que la notion utilitariste de solidarité, telle qu'elle est actuellement considérée comme allant de soi par la plupart des gens, doit nécessairement être irréaliste. Dans plusieurs essais, Matner dresse un tableau de ce penser déconnecté de la réalité et des conséquences qui en découlent. Dans le cadre de la « catastrophe naturelle coronaïque » (selon le professeur Christian Drosten), l'individu doit se comporter de manière à servir au mieux le bien commun. La manière d'y parvenir est déterminée par des scientifiques triés sur le volet, ou comme l'a appelé Robert Spaemann (cité par Matner) : *Les stratèges du bien-être*. Des individus sont désignés par les médecins et virologues naturalistes comme des vecteurs potentiels de virus et des foyers d'infection. La pure croyance dans les statistiques conduit à une vision tout aussi déformée.

Matner considère le lien entre la crise coronaïque et la crise ukrainienne comme un symptôme acausal de ce penser. [acausal veut dire ici : qui n'implique pas de causalité ou résulte d'une cause non causale. Phénomènes acausaux. Selon cette interprétation, p. ex. le comportement des atomes est aléatoire et donc acausal., *ndt*] Dans les deux cas, on ne fait pas la différence entre symptôme et maladie. Comme dans le cas du virus, l'apparition d'un dictateur ou d'un homme politique au pouvoir, est considérée comme une maladie ou un agent pathogène dans la politique mondiale. Il faut l'éliminer, comme dans le cas d'un virus. Nous connaissons de telles pensées à court terme même dans la philosophie anthroposophique. Matner montre avec acuité que le terme de symptôme désigne la chute (ptosis) d'un contexte global (sym), ce qu'il applique également au domaine social : Les dictateurs sont également rendus possibles par des circonstances complexes qui s'imbriquent les unes dans les autres. Ils sont le

symptôme d'une société qui se désagrège à l'échelle mondiale.

7. En résumé

Je trouve que les réflexions d'Andreas Matner sont très importantes, qu'elles méritent absolument d'être discutées et qu'elles auraient dû être publiées depuis longtemps. Jusqu'à aujourd'hui, je regrette l'absence de telles réflexions anthroposophiques conséquentes dans les articles de la Section Médicale. Je regrette en particulier l'absence d'une attitude saluant les approches de Matner et souhaitant en débattre.

Dans son livre, il dresse pour la première fois un tableau complet de l'origine des maladies infectieuses, de leur signification et des raisons pour lesquelles on devrait les affronter sans crainte. Des termes utilisés de manière inflationniste dans le jargon anthroposophique sont remplis de vie, les concepts erronés sont appelés par leur nom et leurs défauts sont systématiquement révélés. La vue d'ensemble est toujours préservée et s'adresse aussi bien à l'homme platonique qu'à l'homme aristotélicien. Même si certaines questions restent sans réponse, ce livre tient ses promesses. Il surmonte les anciennes interprétations erronées issues d'un penser réductionniste et esquisse de nouvelles perspectives qui s'étendent jusqu'au domaine social. L'homme n'est plus un simple produit de la nature qui réclame l'aide de médecins intégrateurs, mais il est considéré comme un être spirituel et cosmique qui, avec ses parties inconscientes, est lié à la nature et contribue à déterminer ses processus. En fin de compte, l'homme s'infecte lui-même, car il est le je du virus. « *L'extérieur est l'intérieur* »¹⁶ Pour ceux qui se demandent comment les explications de Matner auraient pu aider les nombreuses personnes atteintes de la maladie de la corona (et décédées) ou si et comment l'auteur a aidé les personnes concernées dans la pratique, je recommande tout d'abord la lecture de ce livre et ensuite de prendre contact avec M. Matner lui-même, qui sera certainement prêt à fournir de plus amples informations à ce sujet.

Une remarque pour finir : le livre d'Andreas Matner répond à une grande partie de l'ensemble des questions que M. Tüscher a reproduites dans le bulletin d'information 15/2022.

Source : *ENB* 24/2023 du 3/12/2023

(Traduction Daniel Kmiecik)

(Le traducteur remercie de tout cœur les éditions immente de lui avoir fait connaître cet important travail de recension.)

16 Cf. Andreas Matner: *Das Virus und sein Ich [Le Virus et son je]*. Berlin, 2023. p. 10.